

Rajagopal P.V.
Interview par John Hogan ¹

(Ekta Parishad est une organisation sociale engagée dans l'action non-violente selon les principes de Gandhi avec l'objectif d'aider les peuples à regagner le contrôle sur leurs moyens d'existence tels que la terre, l'eau et la forêt. Ekta Parishad est un mot hindi qui signifie Forum de la Solidarité ou Forum de l'Unité).

“C’est bien, vous parlez du Mahatma Gandhi et de la non-violence, mais est-ce que vous avez jamais pratiqué la non-violence ? Vous faites seulement des discours.” Tel fut le défi auquel Rajagopal fut confronté à plusieurs reprises lorsqu’il était dans le train “Gandhi Express” en 1969, lors du centenaire de la naissance de Gandhi. Dire que c’était comme un chiffon rouge agité devant un taureau serait une mauvaise comparaison, puisqu’il ne s’agissait pas de provoquer la violence mais bien la non-violence. De même, Rajagopal n’a pas la corpulence d’un taureau, car il n’est pas très grand. Mais cela nous rappelle le poids de ses convictions, son engagement inébranlable dans les principes gandhiens, qui sont à la base de son action en faveur des pauvres.

Rajagopal a pratiqué la non-violence depuis plus de 35 ans. Sa femme, Jill Carr-Harris, également une militante ² sociale, décrit ainsi ce que signifie l’engagement aux idées de Gandhi :

“En 2003, au Chattisgarh, un adivasi a été tué d’un coup de hache par le département des forêts parce qu’il ne voulait pas quitter la forêt. Nous avons organisé une manifestation, un sit-in, dans une ville proche. L’épouse de l’homme qui avait été assassiné était là avec ses quatre enfants, et 1500 à 2000 personnes - des tribaux très primitifs - nous ont rejoints. Le quatrième ou cinquième jour de notre action (qui dura une dizaine de jours), un groupe au sein d’Ekta Parishad souhaitait une action plus violente vis-à-vis des autorités du district. Ils souhaitaient aller démolir sa voiture et brûler sa maison. Rajaji voulait empêcher cette action. Selon la psychologie des foules, il est bien plus facile d’inciter une foule à faire quelque chose que de maintenir le calme, particulièrement lorsque vous avez 2000 personnes qui estiment qu’elles sont victimes d’une injustice. Rajaji décida de commencer une grève de la faim et il resta très calme. Je crois aussi qu’à ce moment il n’a pas parlé pendant toute une journée - aussi une technique de Gandhi. Mais il utilisa différentes techniques pour éviter que ces gens deviennent violents.

“Je me rappelle que j’étais avec lui et que je l’observais résister physiquement à la violence qui risquait d’éclater. C’était comme s’il tendait chaque muscle de son corps pour retenir les sentiments des gens qui étaient là afin d’éviter qu’ils deviennent violents. C’était comme de retenir une vague tellement la pression était forte sur lui. C’est un engagement actif dans la non-violence, pas seulement une acceptation passive, envers et contre tout rester non-violents devant un système injuste... Ce qu’on réalise c’est que pour pratiquer la non-violence, il faut rester maître de sa peur, ne pas montrer sa peur alors qu’elle est au fond de vous. Mais contrôler votre peur et votre instinct de survie, et en quelque sorte les dépasser. Je pense que c’est un aspect de la non-violence qui exige une certaine force intérieure, qui est un des aspects du concept de satyagraha.”

Rajagopal est né à Thillenkery, un village isolé du Kerala, en 1948. Il était le quatrième de cinq enfants. Son père était un combattant de la liberté (pour l’indépendance de l’Inde), sa mère était donc quasi seule pour éduquer les enfants. La famille avait un peu de terres et quelques biens et devait faire face à bien des problèmes dans un Kerala dominé par le parti communiste. Sa première éducation se passa à Calicut, dans une institution gandhienne appelée Seva Mandir. Le directeur de

¹ John Hogan est retraité de l’enseignement (anglais et art dramatique) de Sydney (Australie). Romancier et écrivain, il est engagé dans différentes activités en faveur de la paix et du développement. L’interview a été réalisée à CESC, Madurai, en décembre 2005. Ce qui suit est une traduction du texte paru en anglais dans “Ahimsa - Nonviolence”, (IGINP), vol. II, n° 1, janv.-févr.2006.

² NdT. en anglais “activist”, que nous traduisons généralement par “militant”, parfois par “animateur” lorsqu’il s’agit spécifiquement de personnes qui sont partiellement rémunérées par le mouvement. Le mot français “activiste” a une connotation “extrémiste” qui ne correspond pas au terme “activist” employé en Inde.

l'école était un gandhien très connu, Radha Krishnan Menon. A Seva Mandir, il reçut une éducation de base selon la philosophie de Gandhi, avec des travaux en commun, tissage, production de nourriture, tout en vivant en communauté et sans dépendre de la société. Il suivit ensuite, pendant 4 ans, une école de danse et de musique classiques, avant de rejoindre Sevagram, l'ashram de Gandhi dans le Maharashtra, pour y acquérir un diplôme d'ingénieur agricole.

Qu'avez-vous fait après l'obtention de ce diplôme ?

J'ai terminé mes études en 1969, c'était l'année où on célébrait le centenaire de la naissance de Gandhi, et une des idées était de réaliser une exposition mobile dans un train qui parcourrait tout le pays afin de faire connaître Gandhi à la jeune génération. J'ai reçu une invitation à accompagner le train pendant un an. J'ai dit oui, c'était juste un coup de chance. Le train était organisé en dix départements, commençant par l'enfance de Gandhi jusqu'à sa mort. L'idée était : comment un gamin ordinaire comme Mohan, timide, pas très brillant, est-il devenu le Mahatma ? N'importe qui peut devenir un Mahatma, s'il le veut. C'est une question de votre propre volonté. J'étais volontaire un jour dans un compartiment, le jour suivant dans un autre. Dans cette aventure, j'ai constaté que les jeunes m'interrogeait : *"C'est bien, vous parlez du Mahatma Gandhi et de la non-violence, mais est-ce que vous avez jamais pratiqué la non-violence ? Vous faites seulement des discours."* C'était très difficile pour moi, chaque jour l'un ou l'autre jeune me défiait ainsi, de sorte qu'à la fin du voyage c'était vraiment devenu un défi pour moi. Quel droit avais-je de parler de Gandhi alors que je n'avais rien pratiqué de semblable, si ce n'est pour avoir tissé quelques morceaux de tissu et préparé un peu de noix de coco ? A la fin du voyage, Mr. Subha Rao, le responsable du train, a proposé que nous démarrions un projet dans la Chambal Valley, une région infestée de bandits redoutés et de voleurs, et il a demandé lesquels d'entre nous se portaient volontaires. J'attendais une telle opportunité, j'ai donc levé la main et accepté.

Après le voyage en train, - nous étions en 1970 - j'ai donc pris un train pour Gwalior, un endroit très sombre, après 6 heures du soir personne ne se risquait dehors à cause du banditisme. Toutes les portes étaient fermées. On m'a dit de me rendre à Joura, une localité à 40 ou 50 kilomètres, où je suis arrivé tard dans la nuit. Les gens étaient très surpris de rencontrer un voyageur si tard dans la nuit, ce n'était pas commun dans la région. Nous avons alors décidé de commencer un ashram dans un vieux bâtiment délabré à deux kilomètres de Joura. La plupart des gens disaient : *"C'est très dangereux. Une nuit ou l'autre, des gens peuvent venir pour vous tuer ou vous kidnapper"*, mais j'étais à l'âge où l'on a envie de relever des défis.

J'ai commencé l'ashram avec quatre ou cinq personnes, toutes volontaires. Nous avons un buffalo que nous faisons paître pendant la journée pour vendre le lait, nous gagnions un peu d'argent pour vivre dans l'ashram, nous allions dans les villages pour organiser les gens et les former, pour jouer avec les enfants, etc., il s'agissait surtout de créer des contacts et de susciter une nouvelle atmosphère. Nous pensions que nous n'étions pas capable d'arrêter le banditisme du jour au lendemain, mais que nous pourrions influencer la nouvelle génération à ne pas rejoindre ces bandes. Après quelques temps, nous avons reçu des messages des responsables de bandes, disant qu'ils voulaient discuter, et sous la responsabilité de Subha Rao et d'autres, nous avons commencé à dialoguer avec les bandits.

Le résultat fut qu'un millier de bandits notoires ont rendu leurs armes devant la photo du Mahatma Gandhi. Du 14 avril 1972 jusqu'à 1974, plusieurs bandes se sont ainsi rendues volontairement, en disant : *"Nous voulons déposer nos armes devant la photo du Mahatma Gandhi, demander publiquement pardon à la population pour les crimes que nous avons commis, et aller en prison"*. Tous ces gens sont allés en prison pour 15, 20, 25 ans, sur leur propre décision. Lorsqu'ils étaient en prison, mon boulot était de leur rendre visite, de les soutenir moralement, en leur expliquant que tout allait bien chez eux, qu'ils ne devaient pas se tracasser, que leurs enfants allaient bien, qu'ils allaient à l'école, que leurs familles avaient un lopin de terre et une vache, qu'ils devaient rester en prison et lire la Baghavad Gita et le Ramayana, et méditer, etc. Nous avons pu créer dans la prison une certaine ambiance qui les empêche d'être frustrés, ils avaient une certaine vie communautaire, et ceux qui le souhaitaient pouvaient apprendre à lire et écrire. En même temps, nous protégeons les familles d'un millier de bandits dans la région qui auraient pu être attaquées puisque leur protecteur était en prison. Ainsi nous aidions les gens en prison et les familles à l'extérieur, créant un

environnement qui évite que les gens veuillent se venger. Nous leur disions : *“Regardez, maintenant nous avons la paix. Profitons de cette tranquillité pour démarrer des activités de développement, que les écoles puissent ré-ouvrir, que les fermiers puissent cultiver leurs champs, que les bus circulent sans danger”*. Ce fut une expérience très intéressante, le point central de la pacification d'une région qui est passée de la terreur à la liberté.

Je suis resté là jusqu'en 1978. En quittant Jaura, je me suis rendu au Nagaland. La région était sous tension, il y avait des conflits entre l'armée et les mouvements clandestins. Un important travail de pacification était nécessaire. J'ai décidé de consacrer une année au Nagaland. J'ai ensuite décidé d'aller en Orissa pendant un an pour travailler avec les communautés tribales.

Après tout cela, je suis revenu dans la région tribale du Madhya Pradesh, aujourd'hui le Chattisgarh. Entre-temps, je m'étais rendu compte qu'il ne fallait pas seulement traiter la violence physique. J'avais compris que la violence est bien plus profonde, elle est aussi structurelle, aussi longtemps qu'il y a la pauvreté, l'injustice, la corruption, le dénuement. N'importe qui peut empoigner une arme et tirer, mais comment faire face à cette exploitation et cette pauvreté ? Je peux souhaiter combattre l'exploitation et la pauvreté de façon non-violente, mais beaucoup de jeunes préféreront prendre un fusil et éliminer les coupables. Je me suis dit que cette violence physique pourrait être traitée plus tard, mais que personnellement je devais m'engager contre cette violence structurelle. Cela a constitué un tournant important dans mon action (nous étions en 1980) : nous devons former un grand nombre de jeunes et les renvoyer dans leurs villages pour qu'ils s'occupent des problèmes de pauvreté, d'exploitation et d'injustice. Je me suis donc mis à former des jeunes et à les envoyer dans les villages, mais cela suscitait chaque fois des difficultés car ils se confrontaient à une société féodale, à des autorités et à des politiciens corrompus. Cela suscita beaucoup de colère, des gens devenaient anti-Rajagopal, Rajagopal devenait un problème et non une solution. Des journaux commencèrent à écrire contre moi, des responsables du gouvernement parlaient contre moi, des politiciens m'en voulaient - chacun était contre moi parce que je soulevais des questions comme : pourquoi la terre n'est-elle pas redistribuée, pourquoi y a-t-il des travailleurs-esclaves dans le pays, pourquoi tant de corruption dans les bureaux du gouvernement, pourquoi les politiciens fuient-ils leurs responsabilités ? Et des jeunes organisaient la population pour qu'elle s'oppose à cette façon de faire, disant : *“Nous ne vous donnerons pas d'argent, vous êtes notre représentant élu, vous devez assister à notre réunion et nous écouter, vous ne pouvez pas diminuer notre salaire en nous obligeant à signer de notre empreinte comme si nous avions reçu le salaire complet.”*

Il y eut une certaine propagande contre moi, m'accusant d'être un missionnaire chrétien et de convertir les gens. Et puis, pendant un certain temps, on m'a traité d'agent américain - en Inde, on peut vous traiter de n'importe quoi - et finalement on me traita de naxalite dans le sens où je provoquais la violence, parce que les officiels sont incapables de distinguer un mouvement non-violent d'un mouvement violent. Ils ne comprennent pas qui est Gandhi, qui est Marx ou qui est Lenin. N'importe qui qui s'oppose au gouvernement est un naxalite. Ils pensent que celui qui s'oppose au gouvernement aujourd'hui, prendra une arme demain. J'ai vécu cela pendant une dizaine d'années, de 1980 à 1990, je représentais tout ce qui est mal aux yeux des puissants, et ils essayaient de m'abattre, *“cet homme commence à nous poser des problèmes, il faut en finir, sortons-le”*. Fort heureusement pour moi, c'est à ce moment-là que la Cour Suprême de l'Inde m'a nommé Commissaire pour enquêter sur le problème des travailleurs asservis (Bonded labour Act). Dans cette fonction, j'ai acquis un certain statut et un certain pouvoir dont j'ai fait largement usage. J'ai pu voyager un peu partout, j'ai pu rencontrer les travailleurs asservis sur leurs lieux de travail, les libérer, et rendre les états responsables en les amenant devant la Cour Suprême. La plupart des travailleurs asservis que nous réhabilitons aujourd'hui à Trichy, Erode et Salem, au Tamil Nadu, sont des gens que j'ai pu libérer entre 1985 et 1990. Ils furent des milliers, délivrés de carrières de pierres, de chantiers de barrages ou d'autres projets, en leur disant de rentrer chez eux. J'avais le pouvoir de leur dire de partir, sans même qu'ils doivent régler leurs dettes, tout était oublié. C'était une position très influente et j'en ai profité pour libérer des milliers de personnes de cette vie impossible dans des carrières et d'autres chantiers.

Dans les années 1970-80, j'ai donc essayé de lutter contre la violence physique. A ce moment, j'ai rencontré peu d'opposition de la part de la société ou des gens puissants, parce que ces derniers bénéficiaient de mon action. Lorsque j'ai demandé aux bandits de se rendre, les bandits n'attaquaient pas les pauvres, ils attaquaient les riches, ils les kidnappaient eux ou leurs enfants. A

cause des bandits, les riches fermiers ne pouvaient plus aller cultiver leurs champs. Donc, ce mécanisme de contrôle de la violence dans la région profitait évidemment aux riches. Je bénéficiais donc d'une grande reconnaissance de la part de la société. Tous disaient *"Vous êtes un brave type !"* Mais à partir du moment où j'ai dit *"Regardez, je ne vais pas vous protéger, je vais protéger cette personne qui est exploitée, à cause de la corruption et de l'injustice"*, l'autre communauté s'est opposée à moi. C'est quelque chose que j'ai appris durant cette période, que lorsque vous protégez le riche, le pauvre ne va pas faire objection, mais lorsque vous protégez le pauvre, le riche va toujours s'y opposer. Si vous organisez une école en anglais, les pauvres ne vont pas objecter *"Pourquoi organisez-vous une école en anglais pour les riches ?"* Mais si vous organisez une école ordinaire et déclarez qu'elle est réservée aux pauvres, les riches vont objecter *"Ces gens sont très dangereux, ils essaient d'organiser les pauvres contre nous"*. Petit à petit, cela m'a fait croire que je ne devais pas dépenser mon temps pour la classe moyenne, je n'ai pas de temps pour ces gens-là, ils ne méritent pas mon attention. Ils ne vont pas se battre pour leur cause, ou laisser les autres se battre pour la leur propre.

De 1980 à 1990, je devais faire face à de grandes difficultés, j'étais attaqué mais je pouvais au moins réagir grâce à la Cour Suprême. C'est aussi l'époque à laquelle j'ai fondé plusieurs institutions, l'une après l'autre, car j'étais conscient qu'une seule organisation ne suffirait pas. Si je devais me confronter au gouvernement, j'avais besoin d'une large base. Et il ne s'agissait pas seulement d'un seul état. Ce n'est qu'avec une large base populaire que je pourrais interpellier le gouvernement. Je progressais donc dans cette direction, créant des organisations à différents endroits, formant des jeunes, et mettant en place une stratégie de mobilisation à la base. Cela fait, la proposition vint tout normalement : pourquoi agir de façon isolée dans chaque région ? pourquoi ne pas créer quelque chose de plus large ? C'est ainsi qu'Eka Parishad vit le jour en 1991.

Vous avez parlé de Subha Rao comme l'un de ceux qui vous a inspiré dans votre action. D'autres personnes ou d'autres événements vous ont-ils influencé ?

Heureusement, j'ai eu de nombreux excellents professeurs. L'un d'entre eux était Radha Krishnan dont j'ai parlé. Dès mon enfance, j'ai été influencé par lui. C'était un homme qui croyait dans la philosophie de Gandhi, il était simple, un éminent professeur, et c'est à cause de lui que j'ai décidé de rejoindre l'ashram de Gandhi au Maharashtra pour mes études supérieures.

Subha Rao est un personnage très très intéressant. Il vous laisse beaucoup de liberté et d'espace pour agir. J'étais le secrétaire de l'organisation à Jaura, et lui en était le président. Vous pouvez avoir un président qui est très dominateur et qui ne vous laisse aucune latitude, qui ne souhaite pas que vous deveniez plus puissant que lui. Tout au contraire, Subha Rao me laissa tout l'espace et toute la liberté d'agir comme je le souhaitais. Et il s'en réjouissait. Par exemple, lorsqu'il allait dans un village et que tous les enfants couraient après lui en demandant "Où est Raju Bhai ?" (c'est ainsi qu'on m'appelait dans les villages), il répondait "Raju Bhai n'est pas venu aujourd'hui". Et les enfants s'en retournaient en disant "Si Raju Bhai ne vient pas, nous ne venons pas non plus". Il revenait alors me dire "Voilà, si tu ne viens pas, nous n'avons aucune chance de rencontrer les villageois." Une autre personne aurait tout de suite senti la compétition, mais lui en était heureux. Il m'a beaucoup inspiré parce qu'il m'a laissé cette liberté et cet espace qui ont permis à ma personnalité de grandir, de prendre de l'assurance et d'assumer des responsabilités.

Une autre personne, qui est décédée, est Krishnaswamy. A cette époque, j'essayais de m'impliquer très fort à la base, et Krishnaswamyji m'a repéré et m'a invité à devenir le secrétaire de la Gandhi Peace Foundation et le président du Comité pour la campagne nationale des travailleurs ruraux. C'est lui qui essayait de m'impliquer de plus en plus au niveau national. Il m'a énormément aidé. J'ai donc eu la chance d'avoir ces trois principaux professeurs qui m'ont aidé à passer du stade un au stade trois. Ils ont été d'un grand soutien dans ma vie. Il y a aussi M. Hans A. Deboer d'Allemagne qui enseignait à Sevagram. J'avais suivi l'école dans la langue locale qui était le Malayalam, et M. Deboer a eu la gentillesse d'organiser un cours du soir d'anglais. Et en échange du fait que je nettoyait sa chambre, il me donnait ses journaux en anglais. Il enseignait les relations internationales, et c'est lui qui m'a ouvert à une perspective internationale parce qu'il avait aussi travaillé en Afrique du Sud et dans d'autres pays.

Mais il y a aussi trois femmes qui m'ont influencé. Tout d'abord ma mère, qui a joué un rôle important dans mon éducation lorsque j'étais enfant. Je l'ai perçue comme une personne qui souffrait continuellement pour d'autres. Souffrir pour d'autres est un concept qu'elle m'a inculqué, avoir le souci des autres, votre propre confort n'est pas fondamental. Le confort d'un grand nombre de personnes est plus important, si cela ne vous coûte qu'un petit sacrifice. Maja Koene m'a aussi beaucoup influencé, elle m'a aidé à créer le centre à Madurai. J'étais déjà impliqué en France et dans d'autres pays, mais à cause de Maja mes visites dans le monde occidental sont devenues plus fréquentes. Grâce à elle, j'ai pu rencontrer d'autres personnes, tous mes soutiens en Suisse ont été suscités par elle, et c'est encore une base importante pour moi aujourd'hui. En y réfléchissant maintenant, j'aurais eu beaucoup plus de difficultés sans elle et sans le sacrifice qu'elle fit de placer toutes ses ressources dans un projet social. Elle fut vraiment une personnalité enthousiasmante pour moi. Et enfin, il y a Jill, qui joue un rôle important par le soutien moral qu'elle m'apporte. Vous avez besoin de telles personnalités pour donner une dimension à votre action.

Vers qui vous tournez-vous aujourd'hui ? Avez-vous des modèles ?

Deux personnalités inspirent mon travail : l'une est Mahatma Gandhi dont les écrits et la vie m'inspirent beaucoup, l'autre est Vinoba Bhave, tout mon mouvement pour la terre s'inspire de son action. Comme disciple spirituel du Mahatma Gandhi, il ne s'est pas impliqué dans la ligne politique, mais à un moment de sa vie, il a réalisé que le problème de la terre était très important. Je me suis toujours demandé pourquoi un homme religieux comme lui s'était fixé un agenda économique, mais il avait compris que la violence et les problèmes de ce pays ne pourraient être résolus sans une redistribution des terres. Pendant quatorze ans, il a marché à travers tout le pays pour demander aux gens de donner de la terre, et il a reçu 4,1 millions d'acres (1,7 millions hectares) de terres données. Ce que j'essaie de faire c'est d'élargir son agenda. La terre comme problème économique, la non-violence et un cadre de travail, j'essaie de relier les trois. Regardez Vinoba, il n'était pas radical, Gandhi lui était radical, mais en une centaine d'années, les gens le perçoivent maintenant comme non radical. A côté de Marx, que représente Gandhi ? Marx est radical, et Gandhi est devenu un vieil homme qui marche pour la paix. Si vous êtes avec Gandhi, il suffit que vous soyez pacifique, il n'est pas nécessaire de vous battre. Je crois que c'est une perception très dangereuse de Gandhi. Tout au long de sa vie, il s'est battu contre les Anglais, il a été emprisonné, il a été battu, il a été insulté, et il a organisé cette lutte contre les Anglais. Mais cette image de Gandhi comme un combattant pour la justice est oubliée, et il ne reste que le personnage qui veut la paix à tout prix. Et cette image est répercutée aussi bien par la gauche que par la droite : à gauche on rappelle qu'il a transigé avec les Anglais, etc., et à droite on se souvient qu'il a transigé avec le Pakistan. On a ainsi rabaisser Gandhi à un personnage de compromis, plutôt qu'à une personne qui se bat. Ce que j'essaie de faire c'est de poursuivre la réforme agraire de Vinoba, d'y adjoindre la non-violence de Gandhi, et à partir des deux, de mettre en place un programme radical adapté à la réalité d'aujourd'hui. C'est ce que j'ai essayé de faire depuis 1980. Est-ce que je peux contribuer à ce que les jeunes apprécient Gandhi ? Non comme une pièce de musée, mais comme une personne qui garde toute sa pertinence dans les réalités d'aujourd'hui et dans la vie de millions de gens qui souffrent ? Est-ce que je peux transformer l'idée de Vinoba de "don de la terre" en un concept de "droit à la terre" ? Vinoba demandait "S'il vous plaît, offrez votre terre comme un don". Aujourd'hui, je dis que ce n'est pas un don mais le droit des pauvres gens. Ils ont le droit d'avoir de la terre, et vous n'avez pas le droit de garder cette terre parce que vous ne la cultivez pas et que vous avez plus de terre que vous ne devriez. Nous voulons transformer le don en un droit, transformer la non-violence de musée en non-violence d'action. C'est ce que j'essaie de faire. Est-ce simple, est-ce juste ? Et j'essaie d'emmener des centaines de jeunes dans cette direction. Donc je me tourne effectivement vers ces deux personnes, mais je rends leur message plus radical dans la réalité d'aujourd'hui, et leur action plus pertinente dans notre monde globalisé, au sein duquel la pauvreté est toujours plus criante pour certains. Au début, les gens ne se rendaient pas compte, mais ils sont de plus en plus nombreux à voir les choses comme nous. Les gens croyaient que je me servais du nom de Gandhi mais que j'agissais comme un marxiste. Qu'est-ce c'est "être marxiste" ? Rendre le message de Gandhi approprié à la situation des pauvres, si cela c'est du marxisme, alors je suis marxiste. Informer les gens et leur donner du pouvoir, si cela c'est être agent de la CIA, alors oui, je suis un agent de la CIA. Après tout, appelez-moi comme vous voulez, je sais ce que je fais et je continuerai à le faire, c'est la position que j'adopte.

Quels sont les principes de Gandhi qui sont les plus importants pour vous ?

Le principe de Gandhi de songer aux plus pauvres chaque fois que vous songez à faire quelque chose. Pour moi, mon objectif final est de savoir comment je pourrai aider les pauvres. Fondamentalement, je n'ai pas d'autre agenda. Comment pourrait-on minimiser la souffrance de millions de personnes ?

Toute votre vie est donc fixée sur cet objectif ?

Juste sur cela. Et pour cela je suis prêt à prendre des risques, et à travailler des heures, jour et nuit. C'est ce qui me motive. La pauvreté doit être combattue, et les pauvres doivent obtenir leur part dans le monde d'aujourd'hui. Un autre principe dans lequel je crois certainement, c'est "le besoin plutôt que l'avidité" : amasser seulement ce dont on a besoin, et non toutes ces choses inutiles. Vivre avec une seule valise, c'est que j'ai appris grâce à ce principe. Se concentrer sur le problème de la pauvreté et vivre aussi simplement que possible, c'est un des enseignements importants que j'ai retenu de la vie du Mahatma Gandhi, et je crois avoir pratiqué cela autant que je le pouvais. Dans le monde d'aujourd'hui, si vous voulez être un militant social, ce sont deux principes que vous ne pouvez ignorer. Si vous faites partie d'un marché de consommation, vous devez être prêt à combattre ce marché de consommation. Vous prenez seulement ce dont vous avez besoin, car beaucoup d'autres attendent leur tour. Ce sont deux choses que je pratique dans ma vie quotidienne, même s'il se peut que j'en pratique beaucoup d'autres. Mahatma Gandhi avait défini onze principes. Lors d'évaluations, nous nous demandons parfois combien de ces principes nous avons observé. Le travail manuel par exemple : j'aimerais travailler manuellement chaque jour, mais je ne le fais pas, je ne produis pas ma nourriture moi-même. Lorsque nous organisons un camp de jeunes, j'essaie de travailler pour compenser, mais c'est difficile. Si vous vivez vraiment dans un ashram, alors vous pouvez observer tous ces principes, y compris au niveau de la vérité : Gandhi disait que toute sa vie était un apprentissage de la vérité. Quelqu'un comme moi, je ne sais pas si je suis proche de la vérité. On voudrait bien l'être, mais parfois on a des doutes, mais au moins on se pose la question.

Quelles sont les réussites d'Ekta Parishad à ce jour ?

Elles sont nombreuses. La principale réussite que nous pouvons revendiquer c'est qu'Ekta Parishad a été capable d'aider les plus pauvres de la société et de créer parmi eux des leaders. Quand j'ai commencé mon programme de formation, les gens se demandait comment je pourrais former ces jeunes gens et ces jeunes filles s'ils n'ont pas été à l'école ou obtenu un diplôme. Comment pourriez-vous leur faire comprendre toutes les réalités socio-politiques ? Mais ce n'est pas cela qui est important : le leadership ne peut voir le jour qu'au sein du groupe pour lequel on se bat, vous ne pouvez avoir des leaders qui viennent de l'extérieur, qui se battent mais qui finalement profitent eux-mêmes du bénéfice de cette lutte. Et nous avons vécu cela : des gens des classes moyennes qui viennent, qui organisent les pauvres, et lorsqu'arrivent les élections, ils se portent candidats et partent au parlement. C'est une tendance fréquente. Ce n'est pas ce que nous souhaitons; nous souhaitons que les pauvres puissent se défendre et s'organiser eux-mêmes, et c'est pourquoi nous devons former des leaders parmi eux. Au début, les gens ont eu difficile à y croire. La première annonce que j'ai publiée dans un journal disait : *"Nous cherchons des gens sans instruction pour suivre une formation. Prière de vous présenter à telle date pour participer à un programme de formation pour jeunes"*. Et en dessous, nous avons écrit : *"Nous savons que les gens sans instruction ne vont pas lire ceci, donc les gens qui sont instruits peuvent nous aider à leur transmettre cette invitation."*

Est-ce que cela a marché ?

Oui, certainement : alors que toutes les autres annonces recherchent des gradués, voici une organisation qui recherchent des gens qui n'ont pas eu la chance d'aller à l'école, et cela en soi est un encouragement moral. Des centaines et des centaines participent à chaque camp de jeunes, et nous avons mis au point une méthodologie qui ne fait pas appel à l'écriture. Ceux qui savent écrire peuvent écrire s'ils le souhaitent, mais nous faisons généralement appel à des jeux, des chants, des débats, des discussions et du théâtre. Cette formation est devenue très populaire, et vous devriez voir les changements chez chacun d'entre eux après 10 jours de formation ! Celui qui arrive en disant qu'il ne sait rien, lorsqu'il repart, il déclare que maintenant il va pouvoir changer la situation dans son village. C'est le niveau de changement que vous pouvez susciter en eux. Ensuite ils retournent dans leurs villages, ils travaillent, ils participent à une nouvelle session, c'est pratiquement

une formation action-réflexion. Ce fut un de nos succès important : nous n'avons pas sélectionné des gens éduqués pour en faire des militants ou des travailleurs sociaux, mais nous nous sommes intéressés aux gens sans formation et nous avons formé des leaders parmi eux. Les gens nous ont remarqués à cause de cela. Le seul reproche qu'on nous fait, c'est de ne pas en faire assez.

La seconde réussite est le nombre important de femmes qui deviennent militantes. Je me souviens, au début le bruit courait que notre centre de formation était un club de prostitution parce que des jeunes gens et des jeunes filles venaient ensemble, qu'ils dormaient dans le même dortoir, etc. Les mêmes personnes se rendent bien compte aujourd'hui : *"Nous ne pensions jamais qu'il serait possible - dans ce pays - que des hommes et des femmes coopèrent ainsi ensemble"*. Donner un rôle actif aux femmes pour changer la société fut un grand succès d'Ekta Parishad. Avec le temps, certaines filles se marient et nous quittent, leur nombre varie donc, mais le nombre de femmes qui prennent des responsabilités est très important. Notre troisième réussite est d'avoir pu organiser les communautés tribales afin qu'elles réclament leurs droits sur les ressources de la jungle - la terre, la forêt et l'eau. Ces ressources devraient être contrôlées par les gens ordinaires, nous ne pouvons accepter de compromis sur ce point. Vous pouvez garder vos usines, vos Rolls, vos scooters et tout le reste, les ressources de la jungle doivent être la propriété des gens ordinaires et non la propriété des multinationales. C'est notre ligne de combat : vous pouvez tout prendre, mais pas cela, c'est la propriété des gens pauvres. Mais ce qui survient actuellement, c'est que davantage d'eau, de forêt et de terres tombent sous le contrôle des multinationales.

Notre réussite c'est aussi d'avoir prôné des luttes non-violentes, ce qui donne plus de poids à la non-violence. Dans un monde où les gens pensent que la non-violence est une vieille histoire, nous montrons petit à petit que cela marche. Vous devez montrer que cela marche, alors les gens y croiront. Agir et montrer ainsi aux gens que cela fonctionne. A travers différentes padyatra et actions par lesquelles nous avons forcé le gouvernement à changer sa politique, les gens ont vu que cela pouvait vraiment marcher. Lorsque nous marchions dans des régions très violentes et que ceux qui provoquaient cette violence n'avaient pas le cran de s'opposer à nous, les gens pensaient *"cela marche, seulement ceci peut marcher"*. Nous avons donc contribué à montrer que la non-violence peut être effective, et Janadesh rejoint ce même objectif.

Le dernier domaine dans lequel nous avons atteint une certaine réussite, c'est que nous sommes parvenus à amorcer un changement politique : un groupe de travail qui a été institué au Madhya Pradesh, un autre au Chattisgarh, certaines terres qui ont été redistribuées aux pauvres, et finalement le fait d'avoir amené le problème de la terre à l'agenda du Premier Ministre et de la Commission du Plan. Ainsi, depuis la construction d'un leadership à la base jusqu'à l'interpellation du gouvernement national pour qu'il agisse, ce sont différentes étapes de la réussite d'Ekta Parishad.

Quel fut le résultat de votre rencontre avec le Premier Ministre le 24 décembre 2005 ?

La Commission du Plan va mettre en place un comité chargé de ce problème de la terre, et nous sommes consultés sur les personnes qui devraient en faire partie. Nous avons suggéré certains noms, qui seront bientôt annoncés, et nous siégerons aussi dans ce comité. Mais je ne ferai pas de compromis à ce sujet : je ne demande pas un comité, je demande que des terres soient données aux pauvres. J'essaie de dire ceci : *"Mettez en place une autorité nationale chargée de la terre qui aura le pouvoir d'intervenir dans différents litiges et problèmes concernant la terre et qui pourra prendre des décisions."* C'est une la raison du Janadesh.

Qu'est-ce que c'est Janadesh 2007 ?

Janadesh est un mot hindi, *jan* signifie le peuple et *desh* signifie ordre, le peuple ordonne au gouvernement, ce que nous traduisons par "Le verdict du peuple" (la décision du peuple). Les gens essaie de dire au gouvernement ce qu'il doit faire et ce qu'il ne doit pas faire, c'est comme cela que ce devrait être en démocratie, nous agissons dans un esprit démocratique. Est-ce que les gens ont la capacité de dire au gouvernement ce qu'il doit faire ou ne pas faire ? C'est le gouvernement qui dit qu'il est en place sur la décision du peuple, c'est ce qu'il revendique. C'est pourquoi nous avons forgé ce mot - Le Verdict du peuple - Janadesh 2007.

Je perçois Janadesh comme le couronnement de toutes nos luttes. Nous avons réalisé beaucoup de padyatra, de rassemblements et de manifestations. Nous sommes parvenus à faire pression sur les gouvernements de l'Orissa, du Chattisgarh, du Madhya Pradesh, du Bihar et du Jarkand. Nous avons réalisé un travail important au niveau local et au niveau régional, et nous constatons que, dans un monde globalisé, rien ne changera vraiment si le gouvernement central ne prend pas l'initiative. Que signifie d'interpeller le gouvernement d'un état ? Vous revendiquez auprès d'un seul gouvernement mais il y a 23 autres gouvernements qui ne vous écoutent pas. Nous avons fait cela pendant plusieurs années, mais nous avons appris : en fin de compte, vous devez revendiquer auprès du gouvernement central qu'il modifie sa politique et ses programmes dans l'intérêt des plus pauvres de la société. En quinze années de travail, nous avons pu grandir grâce à nos multiples expériences, mais par ailleurs, pendant la même période, nous avons subi la mondialisation qui atteint un degré où toutes les ressources échappent des mains des plus pauvres. Nous nous sommes battus pour que tout aille aux pauvres et nous constatons que tout va aux riches et aux puissants. Il y a une disparité entre ce que nous souhaitons réaliser et ce qui arrive effectivement. Nous pourrions continuer comme cela pour dix autres années et constater cette disparité grandissante. Nous avons dit non, nous ne pouvons continuer ainsi. S'ils continuent dans cette voie et que nous nous opposons aux petits gouvernements des états, il n'y aura pas d'issue au problème. A un moment ou un autre, nous devons nous confronter au gouvernement central et le rendre responsable de ce qui arrive, et ne plus travailler simplement au niveau des états pour obtenir des avantages mineurs. En fait, nous voulons dire au gouvernement central : *“Regardez, votre politique industrielle a un impact négatif sur la vie des pauvres gens, votre politique forestière a un impact négatif sur les tribaux et les adivasi de ce pays, votre politique de gestion des eaux distribue l'eau au bénéfice des multinationales, votre politique de la terre laisse la terre aux grandes sociétés. Toutes ces politiques vont à l'encontre des pauvres, et elles sont inacceptables, donc vous devrez vous opposer à nous.”* Nous allons marcher vers le gouvernement central, sur le terrain de l'ennemi. La réaction du gouvernement peut être double : il peut être prêt à accepter le dialogue s'il sait que nous sommes suffisamment puissants, ou bien il peut nous réprimer et être violent si nous ne sommes pas forts assez. Et dans une lutte jusqu'au bout (do-or-die fight) vous devez être prêt pour les deux alternatives. Lorsque la Chine a combattu pour la démocratie, ce sont les bulldozers qui ont surgi, pas la démocratie, mais à un certain stade, le peuple doit se lancer dans la lutte. Janadesh est donc une lutte contre les politiques qui enlèvent au peuple ses ressources de base. On n'est jamais sûr de ce que sera la réaction du gouvernement, c'est pourquoi nous sommes prêts au dialogue. Nous avons rencontré le Premier Ministre, nous avons rencontré la Commission du Plan, nous leur avons dit qu'ils devaient modifier ces politiques, ils ne pourront donc pas nous dire *“Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir ?”* Nous voulons dire au gouvernement : *“Si vous êtes prêt au dialogue pour résoudre ce problème, c'est que vous ne voulez pas la confrontation, et nous ne sommes pas obsédés par la lutte. Mais en l'absence de dialogue constructif et d'action concrète de votre part, alors nous sommes prêts pour la lutte”.*

Janadesh concerne donc une lutte importante pour forcer le gouvernement au dialogue afin de résoudre les problèmes des pauvres gens. A ce stade-ci, il est trop difficile de dire si cette lutte sera couronnée de succès ou si elle sera réprimée par l'état, car 25.000 personnes ce n'est pas une affaire si importante pour ce pays. Mais nous devons nous battre, nous sommes maintenant à cette étape, et nous devons nous préparer au mieux. C'est ici que la communauté internationale est très importante : la moindre action de la part de la communauté internationale nous aidera, plus il y aura de journalistes pour suivre l'événement, plus il y aura de couverture des médias, et plus il y aura de gens disposés à écrire au Premier Ministre. Dans un monde globalisé, le gouvernement est très sensible à l'opinion internationale; dans ce pays, l'opinion de certains Américains, ou Français, ou Australiens est plus importante que l'opinion de Rajagopal ou de quelques Gandhiens. C'est le défi que nous devons relever : pour rendre notre lutte plus efficace, comment pouvons-nous construire une campagne internationale qui vienne consolider notre action ?

Est-ce pour cette raison que vous allez en Europe ?

Oui, nous donnons le message suivant aux gens ici : un mouvement a décidé de se battre contre le gouvernement, mais en même temps ils espèrent obtenir le soutien moral, politique et économique de la communauté internationale afin de se donner de meilleures chances de succès. Il n'est pas possible de se battre continuellement, pour élaborer une nouvelle campagne cela prendra de nouveau cinq ans; quand les gens sont démoralisés et n'obtiennent pas grand'chose, cela prend

encore plus de temps. Donc nous voudrions réussir cette fois-ci, nous nous préparons pour réussir. Tout dépend du degré de mobilisation que nous pourrions obtenir de la base, de l'importance de la pression que nous pourrions exercer sur le gouvernement ici, et du soutien que nous obtiendrions de la communauté internationale. Si nous sommes convaincants dans ces trois aspects, alors nous avons une chance de gagner. Et j'espère qu'une telle possibilité existe. "Gagner" dans le sens d'un changement politique qui soit favorable aux pauvres. En fin de compte, lorsque je prendrai ma retraite dans quelques années et que je m'assoierai pour faire une évaluation, ma seule question sera de savoir si ma vie et mon action ont été un instrument pour atténuer la souffrance des pauvres, et il faudra bien que ma voix intérieure réponde à cette question. Quoi que j'évalue, je le ferai seulement de ce point de vue, il ne s'agit pas de réussite en terme de couverture médiatique, ou du nombre de comités au sein desquels j'ai siégé, mais en terme d'avantages réels dont les pauvres ont pu bénéficié.

Quel est votre rêve pour l'Inde ?

Mon rêve pour l'Inde est très proche de ce que déclarait Mahatma Gandhi. Il disait que ce pays avait pris un mauvais chemin dès le premier jour. Le premier Premier Ministre pensait que nous devions devenir une nation puissante comme l'Angleterre ou l'Amérique, c'est ainsi qu'on a décidé d'industrialiser. Et pendant longtemps, l'industrialisation et l'agriculture ont reçu la même attention; et l'industrialisation des industries lourdes recevait la même attention que les petites entreprises ou l'artisanat des villages. Mais le modèle occidentale ne fonctionne pas dans un pays d'un milliard d'habitants, car une petite population se comporte différemment, elle n'a pas besoin d'autant de monde pour produire sa nourriture et ses vêtements. Dans un pays d'un milliard d'habitants, ce qui est important c'est ce que Gandhi appelait la production par les masses : chacun devrait avoir une occupation utile, faire partie d'un processus de développement, de telle sorte qu'il ait une vie empreinte de dignité. Je pense que le pays doit effectuer un changement radical pour comprendre que les pauvres ne sont pas un problème mais qu'ils sont un atout pour le pays, car ils constituent la force de travail. Plutôt que de considérer les machines et la mécanisation comme un atout, nous devrions considérer la population comme un atout, et re-planifier les programmes nationaux en fonction des gens et non en fonction du PNB, etc. Comme disait mon ami anglais, si tous ces développements visent à nous rendre plus heureux, nous devrions nous interroger si les gens sont heureux. Si les populations tribales nous disent qu'ils sont heureux dans la forêt, donnons leur le droit d'y vivre, et ils danseront et chanteront gaiement et ils récolteront le miel pour le vendre et gagner leur vie. Si les pauvres nous disent *"Donnez-nous un bout de terre et nous serons heureux de travailler 8 heures par jour, de faire pousser notre propre nourriture, d'éduquer nos enfants et de les envoyer à l'école"*, alors donnons-leur un lopin de terre. Pourquoi cette terre serait-elle donnée aux grosses entreprises et les gens envoyés dans les villes pour peupler les bidonvilles ? Pourquoi compliquer les choses ? Mon rêve serait donc une société décentralisée comme l'envisageait Gandhi, des villages auto-suffisants qui se fédèrent dans un gouvernement national. Pas un gouvernement national tout puissant contrôlé par la Banque mondiale et le FMI et qui dicte comment les villages doivent s'organiser. Ce ne devrait pas être une structure du haut vers le bas mais un processus contrôlé par la base. C'est ma façon de considérer l'économie et le bonheur des gens.

Y a-t-il une place pour vous en politique ?

Je ne le crois pas, mais j'ai ma place pour influencer la politique. Dans plusieurs états, Ekta Parishad a la possibilité de décider qui va gagner et qui va perdre; de cette façon nous influençons quelque peu la politique. Ekta Parishad ne devrait jamais devenir un parti politique : un parti politique de plus n'apportera aucune solution aux problèmes de ce pays. La solution c'est qu'une organisation populaire puisse rendre les politiciens responsables de leur gestion vis-à-vis du peuple. Au lieu de vous mettre de l'autre côté de la barrière, il vaut mieux rester de ce côté-ci de la barrière, avec les gens, quelque soit celui qui vient au pouvoir, de gauche ou de droite, et jouer ce rôle de responsabiliser les politiques envers le peuple. De cette façon, vous n'oubliez pas votre rôle et vous le jouez activement, et je me limite à cela pour Ekta Parishad. Je ne permettrais pas qu'Ekta Parishad passe de l'autre côté de la barrière, qu'il fasse partie du pouvoir, sous prétexte que lorsqu'on aura du pouvoir on pourra résoudre tous les problèmes. Cette histoire nous l'avons entendue de nombreux partis, même des plus radicaux qui déclaraient qu'une fois au pouvoir, ils allaient tout changer; mais ils ne changeront jamais et préféreront s'intégrer dans le système. Ne rentrez donc pas dans le système, jouez toujours le rôle de contrepoids pour faire pression sur le

pouvoir. C'est cela qui manque dans beaucoup de sociétés, que les organisations de base jouent leur rôle; si cela avait été le cas, le gouvernement se serait peut-être comporté différemment.

Interview diffusée dans la revue australienne "AHIMSA - NONVIOLENCE"

Traduction Jacques Vellut